



VALÉRIE
FAIOLA

PAR-DELÀ LES SIÈCLES

roman

Valérie Faiola

Par-delà les siècles

Tome 1

© Valérie Faiola, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0984-3



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Photo de couverture : © Victor Tongdee/Shutterstock

Création graphique : Anne Chevalier

Par-delà les siècles © Valérie Faiola, 2016

Préambule

Voilà ce qui s'est passé... voilà ce qui est...

J'étais lasse de cette journée. Je ne rêvais que d'une chose, m'installer dans mon lit et ne plus penser.

Au contact de mon oreiller, je sombrai lentement dans un état de somnolence. Je ne cherchai plus ni à retenir ni à comprendre. Seulement être. Mais cet instant fut éphémère. Je sursautai légèrement. Instinctivement, je remontai mon plaid au-dessus de ma joue quand un souffle léger me caressa l'oreille. Je le balayai de ma main, comme on chasse un moustique. Mon corps se tendit davantage sous une pression indéfinissable, tandis qu'une voix cristalline se matérialisa. « Je suis Rose... Je m'appelle Rose... Et je vais bien », lâcha-t-elle dans un soupir.

Je cachai mon visage sous ma couverture quand une brusque sensation de froid tomba sur la pièce.

Je regardai discrètement vers la fenêtre, mais rien ne m'indiqua qu'elle était ouverte. Ma respiration se fit plus silencieuse, alors que les battements de mon cœur s'affolèrent jusqu'à résonner dans mes tempes. Mon oreille était à l'affût du moindre bruit. J'étais bien réveillée, assez pour rechercher une explication rationnelle à la présence que je percevais à mes côtés. Quelqu'un était dans ma chambre, pas de doute possible, une fragrance aux accents de bergamote flottait dans l'air. Je devinais au travers de mon abri de fortune une silhouette qui se dessinait, mais je ne la reconnaissais pas... Un froid plus intense me saisit de l'intérieur, je n'osai plus bouger de peur de me faire remarquer.

Dans le couloir, la pendule sonna cinq coups avant de se mettre à jouer Big Ben.

Je retins ma respiration ; je savais très bien qu'à cet instant j'étais seule à

la maison. Ils rentreraient tous bien plus tard.

Un semblant de courage me traversa, et je retirai d'un seul coup ce qui me protégeait du monde extérieur. Mon regard parcourut ma chambre plongée dans la pénombre. La forme que j'avais cru voir n'était plus. Il ne me restait que cette sensation incompréhensible.

Je me réfugiai auprès du cuir tanné et usé par le temps dans mon vieux Chesterfield. Un des seuls souvenirs de ma grand-mère, après son décès. Mes jambes repliées contre ma poitrine, je me balançai tout doucement, comme un enfant qu'on bercerait pour le calmer. Je resserrai mon châle autour de mes épaules pour chasser ce froid. Avec une certaine lenteur, tout redevint normal. Soumise par ces forces, je capitulai une fois de plus. Mon regard se perdit dans le vague. Il accompagna les feuilles d'automne qui venaient s'échouer sur la chaussée glissante, alors que d'innombrables scénarios pilonnaient mon esprit.

Bienvenue dans mon monde...

Le premier jour de ma vraie vie commença au moment où mon regard croisa le miroir de ma chambre pour évaluer les dégâts, et mon propre reflet me laissa sans voix. J'avais trop pleuré. Mes yeux étaient rouges et gonflés, impossible de me maquiller pour en cacher les ravages. Mes boucles brunes, si légères d'habitude, n'étaient que pagaille. J'enfilai mon jean et un pull qui traînaient sur le Chesterfield. Épuisée par ces quelques gestes, je m'assis à mon bureau, le vieux secrétaire de ma grand-mère. J'adorais caresser les sillons du bois. Vainement, j'espérais glaner des informations d'elle petite. À quoi pouvait-elle ressembler à mon âge ? Ma mère refusait de me parler d'elle, et quand j'insistais, elle sortait de la pièce, murée dans son silence.

Je fis coulisser un mécanisme et glissai ma main dans un tiroir secret, non sans difficulté, et je réussis à attraper un carnet en cuir brun dont la couverture souple laissait deviner les courbes étranges d'un symbole gravé dessus. Comme à chaque fois, je ressentais une certaine connexion sans pour autant pouvoir l'expliquer. Ce journal retraçait les mémoires de ma grand-mère, mais pas seulement. Il comportait une source d'informations incroyable, des formules aux incantations incompréhensibles pour l'instant. Ma mère ne savait pas que je le possédais, et pour tout dire, en connaissait-elle vraiment l'existence ? Je repris mes esprits et enfouis ce précieux objet dans mon sac. Je sollicitai ma mémoire pour que des souvenirs agréables jaillissent, mais ils étaient trop peu nombreux et ne pesaient pas lourd dans la balance des décisions que je devais prendre. J'attrapai avec amertume une feuille et de quoi coucher toutes mes émotions, mes envies, la vie selon « moi ».

Un dernier regard à ma chambre austère. Si ces quatre murs pouvaient parler, ils raconteraient mes angoisses nocturnes et leurs incohérences, mes peines, mes doutes, ma solitude. Malgré tout cela, cette pièce représenterait à jamais mon refuge et c'était vraiment un crève-cœur de l'abandonner.

L'espace d'un instant, le doute m'envahit quand ma main se posa sur la poignée. Je n'arrivais toujours pas à m'expliquer comment j'avais pu perdre le contrôle de ma vie. Était-ce dû au fait que mes parents prévoyaient de me marier d'ici deux ans avec un prétendant que je devais rencontrer à la fin du mois ? Quoi qu'il en soit, depuis cette nouvelle, mes cauchemars s'amplifiaient. Je restais sans cesse sur mes gardes, la nuit comme le jour. Je ne pouvais plus rester. Armée de cette lettre, ce précieux sésame, je priai pour qu'ils acceptent mon geste, sans vraiment trop d'espoir. Ma montre indiquait 6 heures, personne ne serait levé avant une heure. J'essayais de faire le moindre bruit possible. Mais mes Dr Martens faisaient écho dans ce couloir dépourvu de toutes décorations. Je me dirigeais vers le salon, quand ma mère m'interpella. Une sensation fulgurante me déchira. Figée entre la surprise et la peur de l'affronter à nouveau. Je m'avançai timidement, mon bagage à la main.

— Où vas-tu comme ça, de si bonne heure ? me lança-t-elle avec crispation.

— Maman... je pars... je quitte la maison.

Je lui tendis l'enveloppe, qu'elle se refusa de voir. Je courbai l'échine, prise en faute, et continuai plus bas.

— Dans cette...

J'osai enfin lever les yeux vers elle et glissai la lettre sur la table, pendant que de nombreuses questions se bouscullaient dans ma tête. Mais une me mettait mal à l'aise. Devais-je ou pas l'embrasser avant de partir ? Je risquai un pas vers elle. Son sempiternel signe de « main levée » m'indiqua catégoriquement son refus. La mort dans l'âme, je tournai les talons, la laissant là.

Seul son regard rempli de colère et d'incompréhension m'avait suivie jusqu'à la porte. Dans un dernier élan de culpabilité, je regardai par-dessus mon épaule. Je souhaitais un signe, n'importe lequel, pour m'arrêter. Elle n'avait pas cillé. Dans un ultime geste de rébellion, une phrase se manifesta dans mon esprit. Je savais pertinemment que je n'avais pas besoin de la lui

dire à voix haute. Elle entendit chaque syllabe se répercuter dans son crâne, je ressentis encore cette connexion insensée entre nous. « Un jour, je saurai la vérité sur ton histoire... »

Après que j’eus claqué la porte, l’amertume céda la place à une peur qui s’insinua sournoisement dans mes entrailles. Un pas, juste un pas, synonyme d’un acte libérateur. Voilà ce qu’il me fallait pour quitter notre appartement coquet du 17^e arrondissement de Paris. Je dévalai les escaliers sans me retourner.

Le temps était clair, malgré les premiers signes de l’automne. Les arbres aux alentours s’étaient parés d’une magnifique couleur de feu. Un vent frais jouait avec mes boucles. Je savourai un dernier rayon de soleil sur ma nuque et descendis les marches du métro, avalée par la noirceur synthétique de cette ambiance souterraine. D’habitude, mon jeu préféré était de suivre le mouvement hypnotique de cette marée humaine qui choisissait mon chemin. Mais aujourd’hui, c’était différent, j’avais un objectif, celui de retrouver ma vie ; et une destination, Lyon, où Gaëlle, mon amie d’enfance, m’attendait. Les freins de la rame de métro crissèrent. Les portes s’ouvrirent, et je m’engouffrai dans le wagon.

La gare de Lyon. Je restai plantée quelques instants devant ce magnifique édifice. Les paroles de mon père me submergèrent.

— Regarde, ma fille, tous ces trésors autour de nous. Si chacun pouvait lever les yeux pour les admirer, le monde serait sûrement moins violent.

— Pourquoi, papa ?

— Tu vois, toutes ces œuvres, ces sculptures murales touchent notre être spirituel. Et ça se trouve, ici et là.

Je sentais encore son empreinte posée sur mon front et sur mon cœur. Je me souvenais de ma petite main dans la sienne, à suivre son doigt du regard. Je m’accrochais aux moindres détails qu’il s’appliquait à me montrer. Souvent, il ne me fallait presque rien pour être propulsée dans des mondes imaginaires et magiques.

Pour le plus grand désarroi de ma mère et le plus grand bonheur de mon père. J'adorais, comme lui, l'art sous toutes ses formes. La peinture, les livres, l'architecture et les histoires rattachées aux lieux. Lui devais-je le choix de mes études ? Sûrement. J'aimais comme lui chercher, recomposer les vies passées.

Sa voix résonnait encore dans mes oreilles quand je levai la tête vers le Beffroi. Il était temps. D'un pas décidé, je pénétrai dans le hall. Une musique hypnagogique résonna en stéréo, suivie d'une voix suave annonçant les départs et les arrivées de tous ces anonymes. Cette ancre auditive tenait aux aguets chaque voyageur dans son expédition. Impatiente, je regardai le panneau d'affichage. Il annonçait mon TGV avec un peu de retard.

Dépitée de devoir attendre, je m'effondrai sur un banc. Le bruit sec d'un chariot contre un mur me ramena aux événements de ces deux derniers jours.

Comme à son habitude, ma mère n'avait pas su retenir la porte, qui claqua furieusement. Ses pas rapides sur le plancher martelaient la cadence avec sa voix. Tout prenait de l'ampleur, dans cet immense appartement.

— Livia, nous sommes rentrés, nous t'attendons, dépêche-toi, s'il te plaît ! Nous avons à te parler.

— C'est bon, j'arrive...

Je jugulais tant bien que mal cette violence insidieuse qui enflait, minute après minute, depuis le matin.

Dehors, l'orage grondait encore. Je me pris à penser que ma colère était peut-être aussi destructrice. Pourtant, les détonations réveillaient en moi une sensation de grandeur, de liberté, cette permission qui me faisant tant défaut. J'en avais assez de justifier mes moindres faits et gestes.

Avant de sortir de ma chambre, ma mère criait de nouveau mon prénom.